

possible. Ni le vent, ni la pluie qui tombe par giboulées, ni la nuit même ne sauront nous arrêter. Le canot trace son sillon sur l'eau à toute vitesse. Nous avons franchi de grandes distances et la nuit nous a enveloppés de son ombre. Il est minuit et nous arrivons près d'un rapide dont le murmure des eaux se fait entendre. Impossible d'aller plus loin sans s'exposer à une mort certaine, me dit notre guide. Cette nouvelle m'afflige mais il me rassure en ajoutant: " Demain, dimanche, nous serons au lac Pélican avant sept heures du matin, si le temps est beau. On se livre au repos; mais à peine avons nous fermé l'œil que déjà on donne le signal du départ. Il est trois heures du matin; le temps est délicieux. En quelques heures mes gens franchissent trois portages, deux rapides, plusieurs lacs, et à 6½ h. annoncent à coups de fusil, notre prochaine arrivée. Nous sommes à la mission Sainte-Gertrude. Les bons Pères Gasté et Bonald sont là, je les presse sur mon cœur pour la première fois, je rassure le R. P. Lecoq et les bons et nombreux sauvages rangés sur deux longues lignes pour saluer et baiser l'anneau du Grand Priant. La joie a succédé à la tristesse. Un bon vieux sauvage qui se mourait de faim se dit rassasié tellement il est heureux.

Nous ne perdons pas une minute. Après quelques préparatifs et malgré la fatigue je monte à l'autel à 9 heures et je chante la messe pontificale. La modeste chapelle du R. P. Bonald, ornée pour la circonstance et depuis longtemps, avait le grand défaut d'être trop petite. Vers trois heures de l'après-midi, nous réunissons encore les sauvages et c'est alors qu'a lieu la cérémonie du sacrement de la Confirmation que je donne à 63 personnes. Le lundi nous allons prier pour les défunts. bénir la croix du cimetière et le mardi à midi nous prenons la voie du Cumberland où est la mission Saint-Joseph. Le R. P. Lecoq m'accompagne et m'assiste dans le voyage. Ici encore de nombreux rapides nous attendent sur la rivière Sturgeon et la rivière Maligne. Le courant est très fort et nous entraîne à toute vitesse à travers les mille écueils que savent prévoir et éviter à temps les sauvages qui conduisent notre pirogue. Prenez garde aux pierres, leur dit une fois mon compagnon. Ne crains pas, mon Père, lui fut-il répondu, il y a longtemps que je les ai comptées. Le voyage serait assez agréable si ce n'étaient les ardeurs du soleil qui, par la réverbération des eaux, nous brûle le visage et nous cicatrise les mains. Le soir et le matin ce sont encore les maringouins qui sont toujours là pour mendier notre sang et tourbillonnent en essaims autour de nous.

C'est le vendredi, 29 juillet vers les sept heures du soir, que nous arrivons à la mission Saint-Joseph du Cumberland. Nous sommes signalés de loin sur le lac et déjà les cloches appellent les fidèles autour de leur pasteur, le R. P. Charlebois. Le chef de la Compagnie de traite, M. McFarlane, vrai gentilhomme que j'ai connu longtemps dans l'Athabasca-Mackenzie, fait tirer successivement quatre